



HAL
open science

Le grand rapprochement

Eric Baratay

► **To cite this version:**

| Eric Baratay. Le grand rapprochement. *L'Histoire*, 2009, 338, pp.78-87. hal-00485496

HAL Id: hal-00485496

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00485496>

Submitted on 20 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE GRAND RAPPROCHEMENT

Nous avons tous en mémoire des images de boeufs tirant une batteuse, de chevaux attelés à un tramway, de mulets menant une charrette. Mais, on ne s'interroge guère sur la chronologie de ce recours démultiplié à l'animal, se contentant souvent de le ranger dans l'« autrefois », de le renvoyer à une histoire immobile où les bêtes auraient toujours été présentes, de la même manière, avec la même fréquence, avant la grande rupture de la modernité motorisée qui aurait mis tout cela à l'encan et ouvert le « présent ».

Il faut se garder de cette illusion. D'une part, les effectifs du cheptel ont toujours fortement oscillé dans le temps, notamment au gré des fluctuations démographiques et économiques. Ainsi, les temps de croissance de la population furent souvent des moments de régression de ce cheptel, parce qu'on avait plus de mal à le nourrir, laissant aux hommes le soin d'assurer seuls l'essentiel des travaux. D'autre part, nos souvenirs d'utilisation de bêtes renvoient en réalité à une période à la fois récente et courte, qui s'étale entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et le milieu du XXe siècle, et ce n'est pas un hasard.

Car ce fut l'apogée d'une présence animale autour des hommes, dans les villes et les campagnes. En effet, il n'y a jamais eu autant d'animaux utilitaires qu'à cette époque et il n'y a jamais eu autant d'emplois pour eux. Alors que le monde, très pauvre durant des siècles, n'avait pas toujours les moyens ou le besoin d'avoir ce genre de bêtes, la croissance démographique, l'urbanisation, l'industrialisation, l'essor économique firent exploser un temps leur usage et la promiscuité avec elles.

En fait, il y a à la fois continuité avec le passé, car nombre de fonctions étaient connues depuis l'Antiquité et certaines s'accrurent dès l'époque moderne, mais aussi rupture avec ce passé par l'explosion des effectifs et des usages, portés à des niveaux inconnus jusqu'alors, et par l'invention de multiples emplois nouveaux. Ce moment, ce sommet s'achève très vite au milieu du XXe siècle et il faut souligner à quel point notre époque a rompu avec ce passé.

Souligner l'originalité de cette période, c'est aller contre l'idée d'un monde ancien éternellement plein de bêtes, c'est donc s'obliger à s'interroger sur les raisons qui firent que des animaux domestiques furent un temps plus nombreux et plus près des hommes pour être utilisés, sur les manières dont ils furent transformés pour répondre aux besoins et sur les façons dont ils bouleversèrent les modes de vie. Car on n'a que rarement réfléchi aux conséquences que toutes ces bêtes ont provoqué sur les lieux, les paysages, les hommes et les sociétés.

A L'ECHELLE INDUSTRIELLE

Les raisons de l'explosion du cheptel sont multiples et enchevêtrées, chacune nourrissant les autres. Ainsi, l'augmentation de la population, l'urbanisation et un certain enrichissement, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, font augmenter la consommation de lait, qui devient un aliment commun alors qu'il était un luxe, et celle de viande, qui avait semble-t-il régressé à l'époque moderne. Cela incite les campagnes à se convertir plus qu'avant à l'élevage et à multiplier les troupeaux, tandis que des « laitiers » installent des étables à vaches dans les villes ou leurs banlieues pour distribuer le lait frais. Cette évolution est facilitée par la « révolution agricole », notamment par l'augmentation des rendements et la diversification des cultures, qui permettent de nourrir plus de bêtes. L'élevage du porc est redynamisé puis devient commun grâce aux sous-produits laitiers, aux pommes de terre et au maïs. Chèvres, volailles et lapins peuplent de plus en plus toutes les maisons rurales, pas seulement les fermes. Ce petit cheptel fournit l'essentiel de l'alimentation carnée dans les campagnes et ses surplus sont expédiés en ville, à côté des bovins qui lui sont souvent réservés.

La croissance du bétail est renforcée par la « révolution industrielle », gourmande en matières premières et en forces de travail. L'essor de l'industrie textile fait exploser la demande de laine et donc les effectifs de moutons, d'autant plus qu'ils servent aussi à fumer des terres cultivées en augmentation. La pelleterie, qui bénéficie d'une nouvelle mode des fourrures au XIXe siècle et qui s'adonne à l'usage massif des teintures pour imiter les parures sauvages, incite à pousser l'élevage des chèvres et des lapins. La consommation croissante de viande permet l'essor d'une industrie de produits dérivés des matières animales, qui existait auparavant mais qui connaît un changement d'échelle à partir des années 1770 : des fabriques, toujours plus nombreuses, de maroquinerie, de colle, de savons, de bougies, d'huiles, de colorants, d'engrais, de parfums, etc., utilisent les peaux, les os, les graisses, les tendons. Ces usages sont à leur apogée dans la décennie 1880, avant d'être concurrencés par les matières minérales, mais le recyclage reste de règle jusqu'aux années 1930. Les bêtes sont aussi requises pour tirer les nouvelles machines industrielles, comme les wagons dans les mines à partir des années 1820 ou, dans les champs, les charrues Dombasle puis les faucheuses, moissonneuses et batteuses à partir du milieu du siècle.

Parallèlement, la « révolution des transports » accroît la réquisition et la multiplication de ces « moteurs animés », comme on les nomme souvent à la fin du XIXe siècle. En batellerie, qui se développe grâce à la création d'un grand réseau de canaux à partir du XVIIIe siècle. Dans le transport routier, qui bénéficie du développement d'un réseau national permettant d'augmenter les vitesses, les capacités et les rayons d'action des diverses voitures de passagers ou des chariots de livraison, qui assurent la moitié du trafic de marchandises au milieu du XIXe siècle. La multiplication des chemins vicinaux, à partir de cette époque, étend ce trafic jusqu'au fond des campagnes pour mener les gens au chef-lieu ou expédier les produits. Si le train ruine la traction animale sur les longues puis les moyennes distances à partir des années 1860, il les renforce sur les routes des régions non desservies par son réseau, sur les petites distances autour des gares, et dans les villes. Là, on emploie des bêtes pour des tâches de plus en plus nombreuses et spécialisées : lignes régulières, développées à partir de la Restauration, d'omnibus puis de tramways, services de voitures, nés plus tôt mais qui croissent très vite, voitures individuelles, louées ou achetées, transport de matériaux, de matières premières, de produits industriels, d'articles de magasins, des boues des fosses et des rues, des ordures, le service des poubelles étant institué à Lyon en 1878 puis à Paris en 1883, etc.

Partout, le cheval est le « moteur » le plus sollicité, et de plus en plus. Plus prestigieux que les autres animaux, plus rapide, mieux ferré, harnaché, attelé qu'autrefois, de plus en plus fréquent donc moins cher, il connaît une vulgarisation qui porte la traction hippomobile à son apogée à la fin du XIXe siècle. Toutefois, d'autres bêtes sont requises, avec des effectifs longtemps croissants avant d'être érodés par la concurrence du cheval. Les boeufs et les vaches tirent le char et l'aire dans nombre de campagnes, ayant l'intérêt d'être polyvalents en fournissant travail et matières. Les ânes et les mulets, robustes, peu coûteux, sont utilisés sur les petits chemins autour des villes, dans le Midi, en montagne. Les chiens sont attelés à des charrettes après 1850 pour économiser un employé, un cheval, un mulet, et transporter sur de courtes distances les produits des maraîchers, des artisans, des commerçants.

Or, les chiens avaient été moins nombreux jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, notamment dans les campagnes, du fait de la pauvreté qui empêchait de les nourrir. La conduite et la protection des troupeaux était surtout le fait des hommes. L'essor de l'élevage, la restriction des parcours, l'émiettement des propriétés et l'augmentation du niveau de vie suscitent un recours croissant au chien pour faire respecter les parcelles d'autrui par les bestiaux. Ce chien de berger connaît son apogée entre 1880 et 1950. C'est à ce moment qu'on songe à utiliser les chiens dans les armées. La première guerre mondiale les voit emporter des messages, chercher des blessés, guider ou avertir les soldats, etc. Mais les guerres sont surtout consommatrices de chevaux, surtout depuis Napoléon qui inaugure un emploi massif de la cavalerie et de l'artillerie de campagne pour enfoncer l'adversaire. Les chevaux sont partout dans les armées jusqu'à la première guerre mondiale puis maintenus dans la cavalerie jusqu'en 1940. Les besoins sont tels que les mulets sont enrôlés officiellement lors des conquêtes d'Afrique, officiellement avec la création des Chasseurs Alpains en 1888. Leur usage

perdre jusqu'à la guerre d'Algérie.

Les animaux sont aussi mobilisés pour divertir. L'équitation de manège, autrefois aristocratique, s'ouvre à la bourgeoisie dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. Cela s'accompagne d'une mode des promenades à l'extérieur et d'un engouement pour les courses, qui fait multiplier les hippodromes en périphérie des grandes villes et des stations balnéaires ou thermales. L'animal de compagnie devient aussi plus présent parce qu'on peut plus facilement le nourrir, voire l'acheter : beaucoup d'oiseaux dès le XVIIIe siècle, de plus en plus de chiens, et des chats, longtemps dénigrés. La relation est de plus en plus forte, avec une intégration croissante à la famille, dans l'aristocratie et la bourgeoisie, plus lâche, épisodique, utilitaire chez les modestes. Se déploie aussi un goût des combats. Ils existaient depuis longtemps mais ils prennent la forme de spectacles organisés, payants, permanents voire itinérants, d'une ville à l'autre : combats de chiens, entre eux ou contre d'autres bêtes, souvent interdits au milieu du XIXe siècle, combats de coqs, implantés dans le Nord à la fin du siècle, corridas proposées par des imprésarios ibériques dans tout le pays entre les années 1850 et 1930, etc. Tous profitent de la mode des spectacles forains, de même que les ménageries ambulantes et les cirques. Ces deux genres apparaissent dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, remplacent les petits montreurs de bêtes, peu à peu interdits à partir de 1793, proposent de plus en plus d'animaux sauvages, dont le statut est en réalité proche de celui des domestiques, et sont à leur apogée, en taille et en nombre, entre 1870 et 1940. Parallèlement, des jardins zoologiques sont créés en périphérie des grandes villes, à Paris en 1793, Lyon en 1858, etc. Tous ces usages font exploser les effectifs. Entre l'avant Révolution et 1914, les bovins passent d'environ 7 millions à plus de 14, les chiens de 1 à 3 millions, les chevaux de moins de 2 à plus de 3 millions, alors que le bateau à vapeur, le train puis l'automobile leur font concurrence. Ainsi, les cheptels doublent, triplent, tandis que la population n'augmente que de 45%. Les moutons culminent à 33 millions en 1852 pour 35 millions de Français ! Cette prolifération se poursuit souvent dans l'entre-deux-guerres. Entre 1882 et 1929, les poules passent de 47 à 69 millions, les lapins de 13 à 31 millions.

Pour répondre aux besoins, les animaux sont aussi transformés, pour être plus efficaces et productifs, par croisement avec des races étrangères ou sélection des meilleurs éléments. Ainsi, sont créées ou standardisées les races contemporaines, celles qu'on connaît encore aujourd'hui et qui sont donc souvent récentes. Cela commence par les moutons et les chevaux, avec la création de divers pur-sang puis la standardisation des races de trait, comme le Percheron ; cela se poursuit avec les bovins, de la Montbéliarde à la Limousine, ou les chiens dans la seconde moitié du XIXe siècle, puis les porcs, les volailles, les lapins, etc. Les tailles, les poids, les forces ou les productivités augmentent. Une vache moyenne pèse 300 kg au milieu du XIXe siècle et 500 dans l'entre-deux-guerres, et la Villarde, par exemple, passe de 5 à 20 litres de lait par jour. Cette transformation des bêtes est renforcée par les progrès en matière d'alimentation, d'hygiène et de prévention des maladies, notamment sous l'impulsion des vétérinaires, dont la première école ouvre en 1762.

UN NOUVEAU PAYSAGE

L'une des conséquences de cet afflux de bêtes est la transformation du paysage. Jusqu'alors, les troupeaux vauquaient sur les chaumes et les jachères, ou étaient envoyés dans les landes, les marais, le long des chemins, sur les terres communales et dans les forêts ainsi converties en parcs à bestiaux. La protection croissante des forêts, à mesure que le cheptel augmente, ou leur déboisement, l'assèchement des marais et la mise en culture des landes pour répondre à la croissance démographique, ainsi que le partage des communaux à partir de la Révolution réduisent les parcours, font périlcliter les transhumances régionales et conduisent à la sédentarisation du bétail sur les terres des éleveurs, une évolution sanctionnée par la suppression du droit de vaine pâture en 1889.

Cela s'accompagne d'un développement parallèle des prairies autour des fermes, alors que l'essentiel des terres agricoles était consacré aux céréales jusque-là. La conversion est encouragée par les ventes croissantes des produits d'élevage et par l'augmentation des rendements des céréales, qui

permet de les cultiver sur moins de terre ou de les acheter ailleurs. La Manche, par exemple, passe de 20% de prés en 1820 à 97% en 1934 ! Dans nombre de régions, l'herbe l'emporte sur l'épi, envahit les bocages déjà en place ou invite à en installer pour contenir les troupeaux. Ainsi se crée l'image d'Épinal de campagnes vertes, pleines de bêtes.

La croissance et la sédentarisation du cheptel incitent à le sortir et le rentrer chaque jour, ce qui était assez rare auparavant, donc à multiplier les étables, jusqu'aux petits paysans et aux ruraux non agricoles, voire à enfermer les bêtes en permanence lorsque la terre manque ou lorsque l'engraissement s'intensifie, comme pour les porcs et les lapins, chassés des forêts et des garennes, cloîtrés dans les soues et les clapiers.

Mais les bêtes envahissent aussi les rues des villes du fait d'une consommation urbaine multipliée. À Lyon, les entrées annuelles des bêtes de boucherie passent de 100 000 à 750 000 entre le début du XIXe siècle et 1914. Les animaux défilent pour rejoindre ou quitter les foires et les marchés urbains, qui doublent ou triplent en nombre dans la plupart des régions. Des vaches et des chèvres, gardées dans les nombreuses étables urbaines, déambulent chaque jour pour apporter le lait frais aux clients. Des troupeaux gagnent quotidiennement les tueries et les nouveaux abattoirs, logés au cœur des villes ou à l'immédiate périphérie.

Ce ne sont souvent que des salles ou des hangars aux portes ouvertes, offrant le spectacle de leur activité qui déborde, par manque de place et afflux de bêtes, dans la rue. Cette présence du cadavre s'accroît avec la multiplication des boucheries de détail dans les quartiers. Elles exposent les carcasses sanguinolentes le long de leurs façades, puis, après l'interdiction de cet usage à partir de 1880 pour des raisons d'hygiène, elles s'adonnent à la mode de l'étalage décoratif, lancée à Paris en 1845 : jusqu'aux années 1950, les devantures sont surchargées de morceaux (nettoyés) pour allécher le passant, proclamer le recul de la faim, le triomphe de la profusion, l'enrichissement d'une société. L'exhibition des cadavres est accentuée par l'essor des tanneries, qui font souvent sécher les peaux le long des rues, et par celui des ateliers d'équarrissage, qui accompagne la multiplication des équins, des chiens et des chats urbains, dont les cadavres sont laissés sur la voirie, jetés sur les tas d'ordures au coin des rues, lancés dans les cours d'eau, obligeant les municipalités à organiser leur évacuation.

Avec les incessantes et croissantes allées et venues des bestiaux, des chiens, des équins, les rues connaissent des circulations de plus en plus chaotiques et une multiplication des embouteillages, depuis la capitale dès le XVIIIe siècle jusqu'aux villes moyennes dans la seconde moitié du XIXe siècle et même les chefs-lieux de canton aux heures d'arrivée du train ou les jours de marché et de foire. Cela rend les accidents plus fréquents : bêtes épuisées, s'écroulant ; montures, mal maîtrisées par des conducteurs vite formés, s'emballant et renversant.

UNE VIE PARMİ LES BÊTES

Ces bêtes envahissent les maisons et les immeubles, où leur présence intime se fait plus intense qu'autrefois dans les cours, au fond des remises aménagées en écurie, dans les caves transformées en étable ou en soue, dans les greniers et les pièces à vivre pour les animaux de compagnie, ou les volailles et les lapins élevés par les modestes. D'où l'omniprésence du foin, de la paille, du fumier et des excréments. Les villes prennent des airs de villages et les immeubles des allures de ferme. Car, dans les campagnes, la vulgarisation du cheptel généralise des aspects autrefois réservés à certains. La paille et le foin débordent des granges, le fumier trône dans les cours ou dans les rues, la boue épaisse, alimentée par les excréments, s'accumule. Cela ne concerne pas que les fermes, mais les maisons des autres ruraux qui logent des animaux. Bêtes et hommes ne sont souvent séparés que par une cloison ou un plancher. En certaines régions, des maisons n'ont qu'une porte d'entrée, voire qu'une pièce pour tout le monde. Une vie commune se vulgarise et s'intensifie, d'autant plus que les séparations restent souvent ouvertes, qu'on s'installe dans les étables pour le bricolage d'hiver ou les veillées pour profiter de la chaleur animale et lutter contre le froid, ce qui ne se faisait autrefois que chez ceux qui possédaient des bêtes.

Partout, leur présence croissante se traduit par la création ou l'intensification d'un univers olfactif

composé de fortes odeurs de poils et de cuir, d'urine et de fiente, de paille et de foin macérant, de fumier et de boues humides. Elles sont d'autant plus prégnantes que les litières sont peu renouvelées, le fumier lentement évacué, les lieux et les bêtes guère nettoyés. Les rues sont recouvertes d'une boue salissant tout, dont la quantité augmente chaque année, de 5% par an à Paris dans la seconde moitié du XIXe siècle, même si le nettoyage est initié dans les grandes cités. Là, s'ajoutent les multiples et persistantes odeurs des traitements industriels des matières animales.

Plus de bêtes, c'est aussi un paysage sonore plus intense avec la multiplication des commandements des hommes qui les mènent, des cris des uns et des autres, des bruits de mastication, de déjection et de pas. Les fers des sabots, des roues et des chaînes retentissent sur les pierres des chemins ou les pavés des rues. Les roulements fracassants des voitures, souvent incessants dans les grandes villes, ébranlent les maisons, se répercutent au loin. Les bêtes, leurs odeurs et leurs bruits caractérisent l'espace, différencient les lieux, comme les métiers qui leur sont liés, du sellier au gadouilleur, dont le nombre, la spécialisation et les représentants augmentent jusqu'au début du XXe siècle.

Mais le temps est aussi restructuré : par les circulations, qui ponctuent les heures, par les rythmes des bêtes, qui obligent à calquer en partie dessus les moments de lever, de sortie, de repos, la durée des trajets et des tâches, par les travaux supplémentaires qu'elles imposent. Par exemple, la vie rurale est bouleversée par la généralisation des fenaisons et des regains, qui mobilisent une main-d'oeuvre importante pour faucher, sécher, rentrer le foin, ou par la sortie et l'épandage du fumier. Le temps est ainsi intensifié, l'animal augmentant le travail de l'homme et l'attachant au travail. Le temps et l'espace sont aussi contractés par la démocratisation du transport attelé, qui permet d'aller plus vite, plus loin, plus souvent, mais qui oblige à respecter des horaires et fait traverser les lieux à « vive allure » sans qu'on ait le temps de bien voir !

DES CONFLITS PLEIN LES PATTES

L'ample diffusion des bêtes accroît le clivage entre ceux qui en ont et ceux qui en sont dépourvus, poussant souvent ceux-là à s'équiper même si ce n'est pas rentable, puis avec ceux qui n'en ont pas beaucoup, à la fin du XIXe siècle. Alors que c'était loin d'être habituel quelques décennies plus tôt, posséder une vache, qu'on ne peut faire paître que sur les chemins, devient alors un signe de pauvreté. Les hiérarchies s'amplifient entre les propriétaires d'espèces différentes (un cheval vaut mieux qu'un boeuf) et de races différentes (un pur-sang est plus prestigieux qu'un cheval de trait). D'où un choix méticuleux des bêtes, de plus en plus subtil avec la multiplication des races, parce qu'on les souhaite adaptées à ce qu'on veut paraître, comme les voitures de nos jours, pour parader dans les villages ou lors des promenades urbaines. D'où le succès des nouveaux concours et expositions de bestiaux, de chevaux, de chiens et de chats, qui exaltent le savoir-faire des propriétaires et leur appartenance à un groupe. D'où la vulgarisation, à son sommet entre 1880 et 1940, du portrait, peint puis photographié, de ces animaux exceptionnels et de leurs maîtres, qui font ainsi figure d'exception.

Mais l'omniprésence des animaux amplifie aussi de vieux conflits et en crée de nouveaux. Dans les campagnes, la garde au champ d'un bétail croissant multiplie les querelles d'empiètement des propriétés, qui agitent les villages et nourrissent des procès dont le nombre submerge les juridictions locales. Un long débat sur l'amélioration des bêtes est entretenu par un conflit social, politique, nationaliste entre des aristocrates, grands propriétaires, anglomanes et monarchistes, partisans du croisement avec des races étrangères, voire de la pure adoption de celles-ci, et des éleveurs bourgeois, nationalistes, bonapartistes ou républicains, qui prônent la sélection des bêtes indigènes. Les notables, zootechniciens et vétérinaires en tête, partent en guerre contre les étables exiguës, confinées, peu nettoyées, des paysans, les jugeant contraires à leurs exigences croissantes en matière d'hygiène et de qualité des produits d'élevage.

En ville, les plaintes s'accumulent, pour atteindre un sommet à la fin du XIXe siècle, contre les déchets et les odeurs, de moins en moins supportés du fait d'une attention croissante à l'hygiène et à la santé, mais aussi contre les bruits et les cris, qui troublent les sommeils, voire les consciences autour des abattoirs, ou contre les divagations, qui font craindre les accidents. La montée des

tensions entre les utilisateurs d'animaux et leur voisinage oblige les municipalités à intervenir de plus en plus, en priorité dans les grandes villes, pour faire évacuer les déchets et les cadavres, nettoyer les étables et les écuries, repousser en périphérie ou, au moins, enfermer derrière des murs les abattoirs, les équarrissages, les industries, enfin limiter les circulations qui gênent. Au Mont-Dore, à la fin du XIXe siècle, des itinéraires parallèles sont créés pour éviter que les curistes rencontrent les bêtes, les effluves et les fientes.

Cependant, c'est l'éclatement des attitudes envers les bêtes qui génèrent les plus vifs conflits, jusque dans les familles. Car la vulgarisation du cheptel rend la violence plus fréquente, notamment de la part des utilisateurs qui demandent toujours plus et qui usent de la brutalité qui règne alors souvent dans les rapports humains en de nombreux milieux sociaux. Cette violence est de plus en plus combattue, à partir des années 1830, sous la forme d'indignations et d'interventions publiques de notables locaux, de l'aristocrate à l'instituteur ou au commerçant, qui prônent une attention bienveillante. D'où la fondation de la SPA en 1845, qui centre son action sur les violences publiques envers les bêtes de trait, le transport et l'abattage des bestiaux, les jeux et les combats, puis sur la protection des chiens à partir de la fin du siècle. D'où l'adoption de la loi Grammont en 1850, réprimant les sévices publics sur les animaux domestiques, mais qui concerne en priorité les chevaux que les élites sociales veulent protéger des manières violentes de leurs nouveaux utilisateurs.

LA FIN D'UN MONDE

Cette civilisation des bêtes est sapée dès son apogée, à la fin du XIXe siècle. Le fait majeur est la traction motorisée des véhicules terrestres qui fait abandonner les équins et repousser en périphérie ou en campagne les étables à bestiaux, les industries et les abattoirs puisqu'on peut désormais livrer rapidement leurs produits en centre ville. Cette évolution varie selon les tailles urbaines : précoce et rapide à Paris, tardive et lente dans les chefs-lieux de canton qui conservent des quartiers paysans jusqu'aux années 1960.

Cela crée un temps un fort écart avec les campagnes qui, rebutées par le coût de la motorisation, connaissent souvent une augmentation des chevaux et des bovins de trait dans les années 1920-1950 pour répondre à la croissance de la demande. Mais l'équipement en tracteurs s'effectue rapidement ensuite, sous la pression des plus jeunes qui ne supportent plus ce fossé. Parallèlement, si le bétail explose en nombre entre les années 1950 et 1980, grâce aux Trentes Glorieuses et à la PAC, la « modernisation » de l'élevage l'éloigne des hommes, puisqu'il est renvoyé au fond des champs une grande partie de l'année ou enfermé dans des élevages intensifs aux contacts réduits.

Partout, la disparition ou l'éloignement de toutes ces bêtes est accueilli joyeusement, est vécu comme une libération vis-à-vis des contraintes qu'elles créaient. L'effacement du paysage visuel, sonore, olfactif qu'elles déterminaient est d'autant plus apprécié qu'on peut se passer d'elles et que, par conséquent, elles incommode de plus en plus. À partir du milieu du siècle, l'animal utilitaire n'ordonne plus le temps, l'espace, la vie (la plupart des métiers qui lui étaient liés disparaissent), ne nourrit plus la distinction sociale ou les conflits.

Le seul « cheptel » qui résiste est celui des distractions, et notamment celui des animaux de compagnie dont les effectifs explosent depuis les années 1960, alors que celui des bestiaux régresse depuis les réformes de la PAC. Il y a maintenant plus de poissons d'aquarium, ou chiens et de chats que de bovins. Or ces animaux sont partout, en ville, en banlieue, en campagne, ont conquis leur place dans une famille sur deux et investi, dans les mêmes proportions, toutes les classes sociales. Leur présence est donc aussi forte que celle des animaux utilitaires d'autrefois, à la grande différence qu'elle est en grande partie cantonnée aux résidences, qu'elle influence peu le paysage et la société, mais qu'elle structure fortement la sphère intime, l'animal de compagnie étant de plus en plus considéré comme un membre à part entière de la famille.